Document généré le 12 oct. 2024 00:34

Ciné-Bulles

Le respect
À St-Henri, le 26 août de Shannon Walsh, Québec, 2011, 87 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 29, numéro 3, été 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64532ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2011). Compte rendu de [Le respect / *À St-Henri, le 26 août* de Shannon Walsh, Québec, 2011, 87 min]. *Ciné-Bulles*, *29*(3), 46–47.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le respect

LUC LAPORTE-RAINVILLE

1962. L'écrivain et cinéaste Hubert Aquin présente à la population un film tourné en 24 heures. Une temporalité à laquelle s'astreignent moult collaborateurs (Michel Brault, Gilles Groulx et autres) pour enregistrer les différentes séquences de cet essai filmique — impossible de savoir qui a filmé quoi. L'objectif est d'observer sans jugement le quotidien d'un quartier de Montréal. De rapporter des images et une parole spécifiques au lieu choisi. Le résultat : un moyen métrage de type « cinéma direct » intitulé **À Saint-Henri le cinq septembre**. Si mettre de l'avant une vie prolétaire trop souvent marginalisée est une démarche noble, le résultat, lui, est déplorable.

La faute incombe d'abord à l'usage abusif d'une voix *off* assurée par Jacques Godbout. Celle-ci (sur)explique sans cesse les images, empêche l'éclosion d'une parole propre aux résidants de Saint-Henri. À un point tel que l'une des rares séquences où un citoyen peut enfin s'affirmer (celle de l'homme condamné à un travail de misère parce qu'on lui interdit de travailler avec des lunettes) fait figure de perle dans cette vase. La voix de Godbout est toujours là, jugeant d'emblée chaque plan capté. Comme si le spectateur était inapte à saisir l'ensemble. Sous-estimation de son intelligence et réduction du réel à l'interprétation d'une voix *off* omnipotente.

Certains diront que ce parti pris est excusable, dans la mesure où l'on n'en est qu'aux balbutiements du cinéma direct. L'idée de laisser entièrement les gens se raconter (ou de faire place à une image qui parle d'elle-même) n'est pas encore tout à fait assimilée par les cinéastes. Moins excusable est cependant cette propension à citer des réalisateurs européens à la fin du film. Pourquoi Godbout évoque-t-il les François Truffaut, Alain Resnais et autres monstres sacrés du cinéma, sinon par pur plaisir égoïste? L'artisan qui a la parole n'est plus alors au service de la communauté de Saint-Henri : il est obnubilé par les références cinématographiques. Pédanterie douteuse dans un tel contexte.

La cinéaste Shannon Walsh a eu l'heureuse idée de retourner, en 2010, dans ce quartier défavorisé de Montréal afin de rendre justice — une fois pour toutes — à cette population négligée. Elle reprend le concept établi par Aquin, c'est-à-dire celui d'un tournage collectif en 24 heures. Entourés de leur équipe technique, 16 réalisateurs parcourent de nouveau Saint-Henri à la recherche d'une vérité à enregistrer pour ensuite remettre le résultat de leurs pérégrinations à Walsh. Le film qui en résulte, **À St-Henri, le 26 août**, est de loin plus probant que celui d'Aquin. L'absence d'une voix *off* explicative (voire paternaliste) en est la principale raison. La condescendance du premier fait ici

Photos : ONF

place à une parole qui émane des protagonistes de la vie ordinaire qui racontent eux-mêmes ce qu'ils vivent.

Cela fait du film non pas un simple hommage au moyen métrage de 1962, mais bien une réhabilitation des citoyens qui ont droit à une existence médiatique respectueuse grâce au cinéma. En fait, si l'on devait trouver une parenté au documentaire de Walsh, il faudrait davantage lorgner du côté de la série radiophonique *J'habite une ville* créée par Pierre Perrault en 1965. Ce dernier parcourait alors Montréal, micro à la main, en quête d'une parole populaire. Le machiniste « Pit » Gauvreau et plusieurs autres y incarnaient la voix d'une classe prolétaire bien réelle. Autant de vies personnelles racontées forgeaient, par diffusion hertzienne, les contours d'un discours public aux enjeux politiques prégnants. Comme une voix intime témoin des clivages sociaux engendrés par le libéralisme.

C'est exactement ce qui se produit dans le film de Walsh. Des gens s'y affirment librement, racontent des récits personnels qui se transforment en autant de discours engagés. La dame sans emploi, glaneuse dans l'âme, est à ce titre exemplaire. Elle parcourt sans cesse le quartier Saint-Henri, cherchant le moindre objet à récupérer dans les poubelles. Sa parole dévoile des vérités mieux que ne saurait le faire une voix *off* distante. Particulièrement lorsqu'elle marche dans une ruelle et fait remarquer les nouvelles résidences luxueuses qui font face aux habitations ordinaires et délabrées. Hiérarchie sociale illustrée par cette même ruelle, fossé séparant le bien nanti du défavorisé.

Quant aux images captées par les réalisateurs invités, nul besoin de les joindre à une parole bêtement descriptive. Elles parlent d'elles-mêmes… comme si elles portaient en elles un sens qui allait au-delà du simple visible. Une sémantique surgissant par déduction chez le spectateur. Tel est le cas de ce plan de l'échangeur Turcot. Un panneau y indique « impasse » et suggère diverses interprétations. À commencer par cette analogie entre la reconstruction de cette infrastructure routière (retardée par les contestations de la population) et ledit panneau. Mais cette impasse est plus profonde. Elle se trouve dans l'écart grandissant entre les classes sociales. Des hauts placés qui dépensent des milliards de dollars pour construire un échangeur sans consulter une population défavorisée. Là réside le cœur du problème.

Il s'agit certes d'une interprétation. Or, telle est la force du film : laisser tout un chacun déduire le sens des images. Aucune voix *off* ne leur impose un sens. On fait confiance à l'intelligence de celui qui regarde. Et cette liberté provoquera des discussions entre spectateurs sur les clivages sociaux existant dans ce quartier prolétaire. Discussions collectives qui font de ce film une manifestation communautaire, au sens où les gens sont incités à prendre parti sur ce qu'ils voient et entendent. Du cinéma honnête, politique, non condescendant et directif. **À St-Henri, le 26 août** n'est donc pas tant un hommage au moyen métrage de 1962 : il en serait plutôt une bonification. Ainsi ce quartier retrouve, entre les mains expertes de Walsh, une authenticité cinématographique qui faisait vraiment défaut à l'essai réalisé par Hubert Aquin il y a bientôt 50 ans. Preuve que tout vient à point à qui sait attendre.

Québec / 2011 / 87 min

Réal. Shannon Walsh **Scén.** Shannon Walsh et Denis Valiquette **Image** Anaïs Barbeau-Lavalette, Sylvain L'Espérance, Richard Brouillette, Claude Demers **Mus.** Patrick Watson **Mont.** Sophie Leblond **Prod.** Colette Loumède et Sarah Spring **Dist.** Office national du film